

Mais c'est de l'hébreu!
La littérature hébraïque moderne
publiée en français
1880-2008



L'Institut pour la Traduction
de la Littérature Hébraïque

Mais c'est de l'hébreu!

La littérature hébraïque moderne publiée en français 1880-2008

Cette publication est une réalisation de l'Institut pour
la Traduction de la Littérature Hébraïque

Directrice de la publication : Nilli Cohen, directrice de
l'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque

Conception et réalisation : Deborah Guth, rédactrice-en-chef

Bibliographie : Mary Ogen

Rédactrice pour le français : Fabienne Bergmann

Rédactrice pour l'hébreu : Gitit Levy-Paz

Graphiste : Rosemary Rivlin

Traduction de l'avant-propos et des essais : Isabelle Dotan et Colette Salem

© 2008 L'Institut pour la Traduction de la Littérature Hébraïque

© 2008 Hana Amichai pour *Des colloques et des Colloques* par Yehuda Amichai,
dans l'originale

© 2008 Etdar Keret pour *Gullivers en islandais* dans l'originale et © 2008 Actes Sud
pour la traduction française

Pour leur aide amical, nous tenons à remercier Sara Yontan Musnik et
Eytan Grossfeld de la Bibliothèque nationale de France, la Bibliothèque
nationale d'Israël, les archives Amos Oz, les archives Aharon Appelfeld,
Hana Amichai, l'Institut du théâtre israélien, Prof. Nourith Ya'ari,
et tous les écrivains et les traducteurs qui nous ont aidés.



Nous remercions tout particulièrement pour son généreux
soutien l'Ambassade de France en Israël / l'Institut Français
de Tel-Aviv – **Programme « Eliezer Ben Yehuda »**.



Publié avec le concours de la Loterie Nationale d'Israël

ISBN 978-965-255-030-9

laquelle il était profondément attaché. Ces liens avec le pays étaient soulignés par l'insertion dans l'actualité d'évènements historiques lointains.

Jusqu'aux années trente, ce projet de création d'une culture enfantine en hébreu se poursuivait avec succès, en partie grâce à l'œuvre de traduction massive vers l'hébreu de la littérature enfantine classique universelle. L'œuvre de traduction continua à jouer un rôle important dans la littérature enfantine, mais son influence diminua à partir des années cinquante.

Le public-cible des livres pour enfants des années trente était les enfants parlant « naturellement » l'hébreu. Quant aux auteurs, la plupart étaient des enseignants de la mouvance travailliste comme Eliezer Smoli, Zvi Livné et Brakha Habass. Ceux-ci évoquaient la nation en devenir et la lutte des Juifs de Palestine pour l'indépendance. Leurs ouvrages instauraient des héros nationaux, décrivaient les paysages de la Terre d'Israël, prônaient les valeurs du sacrifice individuel, de l'amour du pays, de l'agriculture et du collectivisme. Les berceuses elles-mêmes glorifiaient la patrie.

Tous les auteurs pour enfants n'étaient pas censés écrire des textes idéologiques. On n'attendait certes pas cela des grands poètes pour adultes comme Haïm Nahman Bialik, Shaul Tchernichovsky, Zalman Shnéour, Yaacov Fikhman ou Dvora Baron. Ces poètes, adulés et respectés par le public, s'attelèrent à la rédaction d'ouvrages pour enfants, car ils y voyaient une mission nationale et culturelle, un élément incontournable pour la création de la nouvelle nation. Cette intervention de grands poètes continua à caractériser la littérature enfantine des années trente et quarante. On peut surtout relever les noms d'Avraham Shlonsky, de Nathan Alterman et de Léa Goldberg, auteurs de textes qui allaient devenir des classiques de la littérature enfantine hébraïque. Simultanément, émergeait un groupe d'écrivains pour enfants, entre autres Yemima Avidar-Tchernovitz, Yaakov Hourgin, Anda Amir-Finkerfeld, Fania Bergstein, Miriam Yalan-Shteklis et Aharon Zéev.

Les thèmes de la littérature enfantine des années quarante ressemblaient en gros à ceux qui les avaient précédés. La littérature enfantine hébraïque était « engagée », dotée d'une mission idéologique. La Terre d'Israël était toujours l'antithèse de la diaspora. Les fêtes et les cérémonies célébrées en Terre d'Israël, qui remplaçaient les fêtes traditionnelles, étaient longuement décrites. L'implantation pionnière était préférée à la ville ; la nature et la géographie de la Terre d'Israël se voyaient elles aussi privilégiées. Le récit se déroulait presque toujours au kibboutz ou au moshav et même lorsque les héros étaient des citoyens, l'action se situait dans une implantation pionnière. Le héros restait l'enfant sûr

de lui, indépendant, aimant la nature et parlant « naturellement » l'hébreu. Les héros historiques du passé proche ou lointain, comme Juda Maccabée, Joseph Trumpeldor ou Alexandre Zaïd, étaient tous dotés de qualités identiques : courageux, motivés par l'amour de la patrie, travaillant la terre, d'une haute moralité, prêts à donner leur vie pour la défense de leur peuple et de leur pays. L'enfant était décrit comme lié avant tout au pays et à ses paysages, et non à ses parents. Dans de nombreux récits, il quittait son foyer pour remplir une mission pionnière ou aller dans un kibboutz.

Deux modifications majeures prirent place dans les thèmes narratifs des années quarante. L'un était lié au remplacement de l'idéologie socialiste générale par une idéologie nationale, l'autre se référait à la Shoah et à la gestation de l'Etat. Comme l'a montré Yael Darr, trois thèmes se développèrent dans ce contexte : celui du lien avec le judaïsme européen dans l'adversité (puis par la suite, le narratif de la Shoah), le thème de la mobilisation pour la patrie et celui de la leçon à tirer de la Shoah. La négation de la diaspora, qui caractérisait la littérature enfantine des années trente, fut alors remplacée par le récit de la tragédie du judaïsme européen, tandis que cette littérature traitait essentiellement du souci pour le destin des Juifs d'Europe et de l'identification avec leur détresse. La littérature enfantine des années quarante fut la première à évoquer la Shoah, dont il n'avait été fait mention nulle part ailleurs jusque-là. Ces récits étaient teintés du remords pour cette occultation de la diaspora, caractéristique du narratif antérieur à la Seconde Guerre mondiale. D'autres histoires évoquaient l'arrivée en Israël d'enfants réfugiés et en décrivaient les péripéties ; le thème de la venue d'enfants rescapés remplaça alors celui de l'immigration idéologique dans le but de changer l'attitude du lecteur. A partir de la fin de l'année 1942, les personnages enfantins de ces livres se portaient volontaires pour aider des enfants de la diaspora. Ces récits, imprégnés d'un sentiment de communauté de destin, évoquaient l'impuissance des Juifs de Palestine et leur impossibilité d'aider efficacement les Juifs de diaspora.

Le thème de la mobilisation, développé en parallèle, décrivait des jeunes – et même parfois des enfants – en Terre d'Israël, qui luttaient pour défendre la patrie. Surtout durant les années de combat contre les Britanniques, ces récits présentaient les enfants comme de vaillants combattants. Le thème tournait autour d'un groupe d'enfants dotés de pouvoirs exceptionnels : ce groupe était décrit comme une véritable unité militaire. Les enfants utilisaient leurs dons, non pas pour résoudre des énigmes policières, comme dans la littérature occidentale, mais pour combattre l'ennemi menaçant d'envahir leur pays.

Vers la fin de la Seconde guerre mondiale, se développa le narratif de la « leçon nationale à tirer », qui mêlait le récit de la mobilisation au récit de la Shoah dans un nouveau narratif, celui de la révolte et de la vengeance des enfants juifs de diaspora.

Parallèlement, se profilait le récit de l'intégration des enfants réfugiés au sein de la société des enfants de la communauté juive de Palestine. Le héros typique de ces récits était un réfugié orphelin arrivant en Terre d'Israël brisé physiquement et moralement, adopté par une famille ou une communauté – un groupe d'enfants – et qui oubliait rapidement son passé traumatique. Ce type d'intégration était présenté comme adéquat pour « guérir et réparer », et jusqu'aux années soixante-dix, de nombreux auteurs s'attelèrent à ce genre d'écriture. A partir des années soixante-dix, le vécu des réfugiés se fit entendre dans la littérature enfantine, et il ne fut plus question d'effacer le souvenir des horreurs de la Shoah et d'un passé traumatique.

A partir des années cinquante, une réelle transformation fut perceptible dans la littérature enfantine, qui s'engagea alors dans un processus d'autonomie et de normalisation. Au lieu de rester porteuse d'un message idéologique sioniste et de se considérer comme l'un de ses principaux agents, la littérature enfantine hébraïque se mit à ressembler de plus en plus à celle de l'Occident. Cette évolution fut caractérisée par trois éléments. Tout d'abord, la professionnalisation de la littérature enfantine ; une nette distinction apparut entre écrivains pour adultes et auteurs pour enfants – la majorité de ces derniers étant d'ailleurs des femmes. En outre, une spécialisation se mit en place chez les éditeurs de livres pour enfants. Aux grandes maisons d'éditions comme Am Oved ou Sifriat Poalim, qui publièrent des livres pour enfants dès les années quarante, vinrent s'en ajouter d'autres, et certaines s'adjoignirent des rédacteurs spécialisés dans la littérature enfantine. Troisièmement enfin, les tranches d'âge du public-cible s'affinèrent : bébés, tous petits, enfants des maternelles, des classes de CP et CE1 etc.

A partir des années cinquante, et surtout dans les années soixante-dix, les sujets des récits évoluèrent, ainsi que leur thématique et leur poétique. En outre, une littérature populaire locale apparut pour la première fois ; *Hassamba*, de Yigal Mossinsohn, la première série populaire, publiée à partir de 1949 et durant plus de trois décennies, fut sévèrement critiquée et on l'accusa de pourrir l'âme tendre des enfants d'Israël – malgré les valeurs nationalistes qui la sous-tendait. Par la suite, parurent des ouvrages qui mirent l'accent sur le monde enfantin et ses aventures. Les livres de Smadar Shir et la série *Gingi* de Galila Ron-Feder connurent un énorme succès. Comme toute littérature populaire, ces livres étaient

basés sur des structures récurrentes de personnages, sur la répartition des rôles de ceux-ci et sur divers rebondissements de l'intrigue dans un cadre donné.

Ces textes populaires annonçaient l'apparition en littérature de valeurs différentes au niveau thématique : outre les valeurs sionistes et sociales, les éléments psychologiques et esthétiques prirent de plus en plus d'importance. La connaissance grandissante des littératures américaine et européenne suscita des textes aux motifs nouveaux, parfois tabous jusqu'alors, comme le divorce, la mort ou le sexe. Plutôt que de mettre l'accent sur une littérature réaliste axée sur l'histoire du peuple juif, apparurent des thèmes comme le premier amour, l'amitié, les relations parents enfants, la mort à la guerre, le décès de proches, les crises familiales. La géographie des livres s'ouvrit à la ville et certains personnages appartenaient dorénavant à des groupes ethniques quasiment non représentés jusqu'alors. Le point de vue de l'adulte qui primait dans le récit devint souvent celui de l'enfant, quand une pluralité d'approches n'étaient pas présentée. Même lorsque le livre traitait d'un groupe ou d'une communauté, l'accent était mis sur le point de vue de l'enfant, ses craintes, ses souhaits (comme chez Raya Harnik et Uri Orlev). D'autres auteurs évoquaient les conflits entre l'individu et la société (Nurit Zarhi, Ouriah Shavit, Ofra Guelbart-Avni, Roni Guivati, Israël Lehrman, Yona Tepper).

Des auteurs pour enfants continuèrent à décrire sous un angle réaliste l'histoire de la communauté juive de Terre d'Israël avant la création de l'Etat et celle du peuple juif : certains, comme Dvora Omer, connurent un vif succès et marquèrent de leur empreinte la mémoire collective du passé. Des instituts de recherche comme le Centre Shazar où Yad Ben-Zvi prirent l'initiative de publier des collections historiques traitant d'épisodes de l'histoire juive (Dorit Orgad, Ehud Ben-Ezer).

Ces romans ne proposaient pas de vision critique de l'histoire, comme il est de rigueur dans les romans et l'historiographie destinés aux adultes. Excepté les ouvrages de Daniella Carmi, aucun effort n'était tenté pour expliquer le point de vue de « l'Autre » ou pour porter un regard critique sur l'entreprise sioniste. Mais contrairement aux romans historiques précédents (comme ceux d'Eliezer Smoli), les auteurs n'hésitaient pas à dévoiler les faiblesses des héros, pas plus qu'ils ne tentaient d'inculquer aux enfants les valeurs de l'héroïsme national. Le thème de la Shoah évolua lui aussi. Outre la génération qui la vécut, on présentait également la seconde. Les livres évoquaient les horreurs de la Shoah, des récits de sauvetage et les difficultés de l'intégration dans le pays. L'approche était documentaire, réaliste ou imaginaire (Uri Orlev, Gila Almagor, Tamar Bergman, Ami Gdalia, Tsruya Lahav et Ruth Almog).

Très présente, la poésie pour enfants, surtout celle pour les tous petits, se concentra de plus en plus sur le point de vue de l'enfant, sa personnalité individuelle, ses besoins affectifs et cognitifs (Yehuda Atlas, Adoulla, Dacia Ben-Dor, Hagit Bensiman, Shlomit Cohen-Assif, Edna Kremer, Haya Shenhav, Mirik Snir, Rinat Hoffer). En outre, la poésie lyrique pour enfants s'épanouit (Tirtza Atar, Nurit Zarchi) ainsi que la poésie satirique (Ephraïm Sidon) et philosophique (Michal Snunit).

La prose pour tous petits se nuancit également ; certains textes adoptèrent un modèle réaliste (Nira Harel, Miriam Roth), d'autres, une approche basée sur l'imagination (Haya Shenhav, Yaacov Shavit, Shira Gefen), sur un modèle éducatif (Alona Frankel) ou enfin celui d'une rébellion contre les normes sociales (Etgar Keret). A partir des années quatre-vingt, les auteurs pour adultes furent de plus en plus partie prenante dans la littérature enfantine – comme c'est le cas pour Méir Shalev, David Grossman, Amos Oz, Abraham B. Yehoshua – ainsi que dans les BD pour enfants (Uri Fink, Doudi Géva).

La société non sioniste des ultra-orthodoxes ne pouvait rester indifférente au développement de la littérature enfantine hébraïque. Des auteurs – surtout des auteurs d'ailleurs, comme Yokheved Sacks – se mirent à écrire pour un public d'enfants. Emouna Elon, entre autres, tenta pour sa part d'écrire pour les enfants des implantations, sans doute pour leur proposer un système de valeurs différent de celui qu'offrait la littérature enfantine à partir des années soixante-dix.

48 Les standards de présentation des livres se modifièrent considérablement avec l'émergence d'une nouvelle génération d'illustrateurs, qui succédaient à Arié Navon et Nahum Gutman. On peut citer entre autres Ora Ayal, Ora Eytan, Alona Frankel, Hilla Haykin, Avner Katz, Dani Kerman, Michel Kishka, Ruth Modan, Yossi Abolafia et Ruth Sarfati. Depuis les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, d'autres illustrateurs se joignirent à eux : Rinat Hoffer, Michal Bonéno, David Polanski, Batia Kolton, Ofra Amit et Ya'ara Eshet.

Au cours de ces cent dernières années, la littérature enfantine hébraïque a connu des changements majeurs. Elle a réussi à se libérer des contraintes idéologiques et à se développer pleinement dans ses différentes strates. Elle est très présente sur le marché des livres en hébreu. Elle est lue par un large public et fonctionne sur le mode de n'importe laquelle des littératures nationales pour enfants du monde occidental.

Zohar Shavit est professeur d'études culturelles à l'université de Tel Aviv.

